

toute prairie négligée. Sa semence en est venue indubitablement avec le fourrage des premiers colons. Il y a beaucoup de plantes européennes qui ne croîtraient pas dans ce pays, ou qui ne s'y perpétueraient pas spontanément, telles que la fameuse marguerite des prés, (*bellis perennis*), et toute la nombreuse et élégante famille des *primula*, comme la primèvère et l'oreille d'ours. Il y en a qui semblent prendre racine plus profondément et plus permanemment ici que dans leur pays natal, comme le chanvre, le houblon, le soleil, le pommier, le panais et tous les lys (ou plantes lilacées) et la peste des champs dont il est question. Les Américains l'ont appelé chardon du Canada, parce qu'il leur est venu de ce pays, et qu'ils ignoraient d'où il provenait originairement.

Si, comme le dit un poète, et les Américains aiment fort les citations, "le cours de l'empire tend vers l'Ouest," notre chardon gagne aussi l'Ouest, faisant et devant faire des conquêtes, et selon toute apparence, il ne s'arrêtera pas avant d'avoir atteint l'Océan Pacifique. Partout où le fourrage est porté, il le suit, et tout vent de l'Est en emporte la légère semence à deux ou trois champs plus loin. En supposant qu'il soit venu avec les bestiaux et les chevaux importés peu après le temps de Jacques Quartier, il a déjà fait un assez long trajet; il a remonté le Saint-Laurent dans toute sa longueur, sans néanmoins faire beaucoup d'impression dans le Haut-Canada, où le sol est plus nouveau, et la manière de le cultiver mieux entendue qu'ici. Il a couvert l'Ohio et l'Illinois, et aux dernières nouvelles que nous en avons eues, il s'avancait vers l'Iowa et l'Ohio, et il continuera à faire des progrès, parce que là les cultivateurs Américains font exactement ce que les nôtres ont fait ici.

Le chardon accompagne naturellement le procédé de l'épuisement, c'est-à-dire, une culture continuée sans rotation ou assolement, et sans rendre à la terre ce qui lui a été enlevé, c'est-à-dire sans l'engraisser. Lorsque les champs ne sont plus couverts d'une épaisse couche de végétation utile, ses semences prennent racines partout où elles sont déposées. C'est une plante vigoureuse, dont les racines pénètrent profondément en terre. Il traverse la surface épuisée du sol, et se nourrit de la substance du sous-sol: il dit au cultivateur, aussi clairement que le peut faire une plante: "Mon bon ami, vous êtes un mauvais économiste, et il faut que

vous me laissiez ceci, ainsi qu'à mon ami, le réveille-matin."

Il s'agit maintenant de savoir quel rôle joue dans l'économie de la nature cette plante en apparence inutile et nuisible. C'est une question assez curieuse, et qui a été résolue d'une manière satisfaisante, tant par l'observation que par la théorie. Lorsque nous étions enfant, nous avions coutume de visiter un certain espace de terre, pour y faire la chasse aux lapins. C'était une plage ou plaine sablonneuse située sur le bord de la mer, exposée aux tempêtes du sud-ouest, et consistant en partie en une accumulation de sable transporté par des siècles de tempêtes. Il n'aurait rien porté de plus pesant qu'un lapin, ni rien produit qu'une herbe courte et et rare. Il aurait été impossible de l'amender; autant aurait-il valu porter du fumier à la rivière, que d'y en employer. Le labourer superficiellement s'aurait été détruire simplement ce qu'il y avait de végétation, et ce qu'on y aurait récolté n'aurait pas valu la semence. Il ne pouvait pas s'agir de le labourer profondément, car il n'y avait pas de sous-sol à amener à la surface. Lorsqu'une terre de cette sorte repose sur un fond d'argile, à une profondeur raisonnable, on peut la rendre très productive, comme cet éminent agriculteur, M. Coke, de Norfolk, père du présent comté de Leicester, l'a démontré le premier, à ce que nous croyons, et sur une grande échelle, sur ses biens nobles d'Holkham, dans Norfolk.

Derrière cette zone sableuse se trouvait un canton à terre riche et fertile, cultivée en grand, appelé Abbey Holme; mais on avait souvent à reprocher aux fermiers leur indolence, et à leur recommander de nettoyer leurs champs des herbes nuisibles qui y croissaient, et entre lesquelles figurait en première ligne notre ami le chardon, avec la jacobée, l'absinthe, et autres mauvaises herbes inconnues ici. Mais ils déclaraient tous qu'ils avaient essayé toutes sortes de moyens, et que les champs qui avaient été sarclés nourrissaient moins de moutons que ceux qui ne l'avaient pas été. Ils en donnaient pour raison que les mauvaises herbes abritaient les tiges croissantes, et que la bonne herbe croissait mieux parmi les herbes nuisibles. Des gens sages pensaient que c'était là une grande sottise, et disaient que les fermiers ne faisaient en cela que montrer leur ignorance pour excuse de leur négligence. Le fait ayant néanmoins été pleinement prouvé plus tard, par des observations

faites sur les sols sablonneux de l'Allemagne, le professeur Liebig se mit à l'œuvre pour le constater. Il analysa toutes les plantes, et il trouva que ces mauvaises herbes contenaient une grande proportion de potasse; qu'elles enfonçaient leurs racines profondément dans le sol; et avaient la faculté de décomposer les silicates, c'est-à-dire d'extraire la potasse de sa combinaison avec le sable; qu'elles l'amenaient à la surface pour nourrir leurs feuilles; et que lorsque ces feuilles tombaient et pourrissaient, elles formaient un engrais pour la bonne herbe.

Le même procédé a lieu ici sur un grand plan. Il est bien connu que, généralement parlant, on peut juger de la qualité d'un sol par le bois qu'il porte, quoiqu'il y ait des exceptions à cette règle; s'il porte du bois dur ou bois franc, tel que chêne, bouleau noir et érable, il est un bon; s'il porte du bois mou, tel que pin, il est de qualité inférieure. Les premiers arbres, comme tout cultivateur le sait, sont riches en potasse, et il faut qu'ils aient la faculté de décomposer les silicates, car ils ne pourraient pas autrement obtenir cet alcali. Les pins ne fournissent que peu ou point de potasse; de là vient que la chute de leurs feuilles ne donne pas ce riche terreau que fournit celles des autres, et vu leur nature fibreuse et résineuse, leurs feuilles ne se décomposent pas aussi aisément.

Il paraîtrait donc que ce chardon détesté est un des premiers remèdes que la nature oppose à l'imprévoyance de l'homme! La folie consiste à donner lieu à une maladie qui exige un tel remède. Il est probable que si nos sols épuisés étaient laissés à l'opération seule de la nature, leur fertilité pourrait être rétablie dans l'espace de deux ou trois mille ans. Les mauvaises herbes à racines profondes élèveraient de la nourriture pour les bonnes herbes. Les arbres se sèmeraient d'eux-mêmes, et aideraient à élever plus d'aliments et à les ombrager, au moyen de leurs feuilles. Les bêtes fauves brouteraient l'herbe et rendraient en engrais ce qu'elles enleveraient. Si un défricheur primitif pouvait vivre aussi longtemps, il trouverait les choses comme elles étaient lors qu'il aurait eu commencé à voler la nature. Mais convient-il à un homme raisonnable et instruit d'attendre que la terre s'engraisse d'elle-même, quand il pourrait l'engraisser dans l'espace de deux ou trois ans, au moyen des secours que la nature et la science lui ont donnés, des animaux domestiques, des végé-